

« COMMUNAUTÉS DE PAPIER »

[Benoît Tadié](#)

Éditions de Minuit | « Critique »

2020/11 n° 882 | pages 969 à 975

ISSN 0011-1600

ISBN 9782707346513

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-critique-2020-11-page-969.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Éditions de Minuit.

© Éditions de Minuit. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# « Communautés de papier »

**Evangelhia Stead et  
Hélène Védrine (éd.)**  
*L'Europe des revues II*  
*(1860-1930)*  
*Réseaux et circulations*  
*des modèles*

Paris, Presses de l'université  
Paris-Sorbonne, 2018, 985 p.

En février 1945, alors que la fin de la Seconde Guerre mondiale approchait, André Malraux déclarait dans un entretien : « Il n'y a pas d'Europe. Il n'y en a jamais eu<sup>1</sup>. » Le conflit qui s'achevait semblait lui donner raison. L'entretien était accordé à une revue de Genève, *Labyrinthe*, créée par Albert Skira quelques mois plus tôt ; quelques mois plus tard, en octobre 1945, il reparaisait en traduction dans la revue anglaise *Horizon*, fondée par Cyril Connolly en décembre 1939 (il fallait une certaine foi en l'avenir pour fonder une revue au mois de décembre 1939). Les propos de Malraux étaient sans appel, mais leur circulation, d'une revue suisse vers une revue britannique, du français vers l'anglais, indiquait malgré eux autre chose : entre ces revues et ces langues, un fil européen restait tiré, même à cette époque où le continent avait touché le fond. Les titres des deux revues semblaient aussi se répondre, comme si la culture offrait un horizon commun aux populations perdues dans le labyrinthe de l'histoire.

L'Europe a beau se déchirer de siècle en siècle, la vie culturelle ne cesse de s'y reproduire, les valeurs d'y faire système et les sensibilités de s'y accorder. La meilleure illustration en est l'histoire des revues européennes, qui naissent aux premières années du XIX<sup>e</sup> siècle, quand les ambitions napoléo-

---

1. A. Malraux, «Après un silence de quatre ans, André Malraux expose pour notre journal ses vues et ses idées sur les problèmes du monde actuel», *Labyrinthe*, n° 5, 15 février 1945, p. 1.

niennes fracturent le continent, pour atteindre leur apogée un siècle plus tard, autour de la Première Guerre mondiale. Que l'idée et la communauté des revues survivent à cette guerre, même si bon nombre de titres font naufrage, cela tient du miracle. Pour cela, il fallait un médium en retrait par rapport à la violence de l'histoire, situé dans un espace à part, constitué par ses liens avec ses semblables et avec d'autres formes culturelles. La revue est le produit le plus achevé de l'idée même de culture, telle qu'elle émerge au moment de la révolution industrielle et telle que Raymond Williams l'a définie : «La séparation pratique entre certaines activités morales et intellectuelles et le développement compulsif d'une nouvelle forme de société<sup>2</sup>.» La naissance de la revue est celle d'une conscience critique prenant ses distances vis-à-vis de ce développement compulsif et souvent destructeur. Il n'y a peut-être jamais eu d'Europe, mais il y a bien eu une Europe des revues et celle-ci, comme le démontre l'ouvrage monumental dirigé par Evangelia Stead et Hélène Védrine, est à la fois autre chose et un peu plus que la somme des revues européennes.

*L'Europe des revues II* s'inscrit dans une tendance très dynamique de la recherche, qui porte sur les périodiques des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. L'intérêt de la communauté scientifique pour ce domaine est, selon les spécialistes américains Robert Scholes et Sean Latham, dû à la convergence de trois facteurs : le « tournant culturel » des départements de langue et littérature des universités (particulièrement sensible dans le monde anglophone), le développement des archives numérisées et les « ressources spécifiques de l'environnement numérique<sup>3</sup> ». Mais gageons qu'il est aussi le fruit de la fascination exercée par ces objets de papier et par le souvenir des communautés qui les ont créés et qu'ils ont assemblés. En Grande-Bretagne et aux États-Unis, l'investigation des périodiques a déjà donné de beaux résultats : le monumental *Oxford Critical and Cultural History of Modernist Maga-*

2. R. Williams, *Culture and Society 1780-1950* [1958], Harmondsworth, Penguin, 1963, p. 17 (ma traduction).

3. S. Latham et R. Scholes, «The Rise of Periodical Studies», *PMLA*, vol. 121, n° 2, 2006, p. 517-531.

*zines* (3 vol.) dirigé par Peter Brooker et Andrew Thacker<sup>4</sup>; l'archive numérique *Modernist Journals Projects* fondée par Robert Scholes (<https://modjournal.org/>); ou encore le *Journal of Modern Periodical Studies* ([http://www.psupress.org/Journals/jnls\\_jmps.html](http://www.psupress.org/Journals/jnls_jmps.html)), revue en ligne éditée par Patrick Collier et Barbara Greene<sup>5</sup>. *L'Europe des revues II*, qui constitue le pendant francophone de ces réalisations, est comme elles le fruit d'un travail collectif, entrepris il y a plus de dix ans, d'où est issu un premier ouvrage consacré aux périodiques des années 1880 à 1920 et à la place qu'y tient l'image, sous ses différentes formes<sup>6</sup>. Il s'agissait, dans ce premier tome, d'attirer l'attention sur la configuration matérielle des revues autant que sur leur contenu, en privilégiant ce que l'historien Jerome McGann<sup>7</sup> appelle le « code bibliographique » des périodiques (entendons: ce qui a trait à la matérialité des publications) plutôt que leur « code linguistique » (les mots qui les composent), afin de les envisager comme des objets à part entière plutôt que comme les dépositaires éphémères de textes appelés à une publication ultérieure sous forme de livre.

Ce second tome de *L'Europe des revues* offre une perspective à la fois complémentaire et plus vaste. Centré, comme l'indique son sous-titre, sur les « réseaux et modèles » dans la période 1860-1930, il considère les revues comme la forme même de la vie culturelle d'une époque, afin de « remplacer la vision successive, évolutive, voire évolutionniste des œuvres comme monuments ou patrimoine déchiffrés et classés » par « une synchronie vivace, aux idées foisonnantes et

---

4. P. Brooker et A. Thacker (éd.), *Oxford Critical and Cultural History of Modernist Magazines*, Oxford, Oxford University Press, Vol. I. *Britain and Ireland 1880-1955* [2009], Vol. II. *North America 1894-1960* [2012], Vol. III. *Europe 1880-1940* [2016].

5. Pour un état des recherches sur les périodiques et l'histoire de l'édition dans le monde anglophone, voir l'excellent ouvrage de F. Hammill et M. Hussey, *Modernism's Print Cultures*, Londres, Bloomsbury, 2016.

6. E. Stead et H. Védrine, *L'Europe des revues (1880-1920). Estampes, photographies, illustrations*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2008.

7. J. J. McGann, *The Textual Condition*, Princeton, Princeton University Press, 1991, p. 11.

aux esthétiques souvent superposées» (p. 12). L'objectif est atteint avec brio. Ce qui assure la remarquable cohésion de l'entreprise, à l'opposé des ouvrages fourre-tout issus de la plupart des colloques, c'est qu'il émane d'un séminaire animé de 2008 à 2014 par Evaghelia Stead, intitulé «L'Europe des revues: les réseaux», entreprise de longue haleine qui, comme le monde selon Mallarmé, était dès ses prémisses conçue pour aboutir à un beau livre.

Et quel livre: à la fois encyclopédie, ensemble d'études et d'essais qui se répondent les uns aux autres, complétés par de magnifiques illustrations et un index de sept ou huit cents titres de revues, avec noms d'éditeurs, dates et lieux de publication. Quiconque a passé des jours entiers à la recherche de ces informations appréciera à sa juste valeur le fait de les voir ainsi regroupées. Et, à l'image des communautés internationales autrefois assemblées par les revues, les éditeurs ont constitué une équipe de plus de quarante chercheurs venus de France, Italie, Pologne, Suisse, Allemagne, Canada, Belgique ou Espagne, capables de relever ensemble les nombreux défis qu'un champ aussi protéiforme pose à l'analyse. Ce n'est pas le moindre mérite de ce livre que d'avoir suscité une résurrection de l'esprit d'ouverture cosmopolite qui animait autrefois son objet.

*L'Europe des revues II* nous renvoie en effet à cette période que, dans le monde anglophone, on appelle «moderne»: alors la valeur d'usage de la culture apparaissait indissociable de sa valeur d'échange; alors on s'apercevait, comme l'écrivait Ezra Pound dans la revue de Londres *The New Age*, en citant Kipling, que «*transportation is civilization*<sup>8</sup>». Dès le premier chapitre de l'ouvrage, Diana Cooper-Richet rappelle que l'idée de revue est dans son principe fondée sur la diffusion et l'échange. Postérieure à l'apparition des périodiques en tant que tels, qui remonte au xvii<sup>e</sup> siècle, cette idée naît en Grande-Bretagne à l'aube du xix<sup>e</sup> avec la création de *The Edinburgh Review* (1802): «En anglais, le mot *review* signifie, en premier lieu, l'évaluation critique qui est faite d'une publication. La compilation de plusieurs

8. «Un tunnel vaut plus qu'une dynastie», ajoutait-il; «Provincialism the Enemy – IV», *The New Age* 21, n° 14, 2 août 1917, p. 308 (ma traduction).

*reviews* peut devenir *a review*, une revue, dont la “mode” se répand en France à la fin des années 1820 et au début des années 1830, pour se développer dans les années 1880-1914» (p. 24). En d’autres termes, cette idée présuppose l’interdépendance entre les publications et la foi en une culture commune, qu’elle contribue à étendre en accélérant la circulation entre ses différentes parties, en harmonisant les modèles et les pratiques.

Mais la revue n’est pas seulement une archive témoignant de l’entrecroisement des mouvements artistiques, philosophiques ou littéraires; elle est leur principe d’organisation et leur forme mêmes. Difficile de faire exister un mouvement sans «une publication collective et régulière», confiait André Breton à André Parinaud, en 1952, lorsqu’il se plaignait de l’obstruction subie par le mouvement surréaliste<sup>9</sup>. À lire *L’Europe des revues*, on s’aperçoit que ce ne sont pas seulement les mouvements qui créent les revues, mais aussi les revues qui créent les mouvements. Ceux-ci ne sont souvent que les produits d’une alchimie qui opère au sein des périodiques. Quelle meilleure indication de la réalité du modernisme anglophone qu’un sommaire de *The New Age* de 1913 ou de *The Egoist* en 1919? Le mouvement objectiviste aurait-il existé si un numéro spécial de *Poetry* (février 1931) ne l’avait constitué, presque par hasard et de manière absolument empirique?

Cette alchimie est aussi à l’œuvre d’une revue à l’autre. Diffusant textes, idées, formes, formats, images ou courants esthétiques, les revues contribuent de proche en proche à structurer la scène européenne. On observe parfois un décrochage entre langue et lieu de publication: dès la Restauration, Paris devient un lieu de production littéraire européen où des libraires éditeurs cosmopolites comme Giovanni Antonio Galignani éditent des revues en anglais, préfigurant ainsi le rôle joué par la capitale au siècle suivant comme centre de publication de la littérature moderniste anglo-saxonne. En effet, comme le rappelle Anne Reynès-Delobel dans un chapitre intitulé «Revue, éditeurs et auteurs américains à Paris dans l’entre-deux-guerres», une intense vie

9. *Entretiens* [1952], nouvelle édition, Paris, Gallimard, 1969, p. 206.

culturelle et artistique anglophone s'implante à Paris dans les années 1920 et 1930, autour d'écrivains en exil comme James Joyce et de la publication-phare de *Ulysses* par Shakespeare and Company (1922), mais aussi de périodiques installés comme *the transatlantic review* (Ford Madox Ford), *This Quarter* (Ernest Walsh) ou *transition* (Eugene Jolas), revue liée à la publication sérielle de *Work in Progress* de Joyce, et de petites maisons d'édition qui publient de la littérature d'avant-garde en anglais dans de luxueux ouvrages au tirage limité, telles Contact Editions (Robert McAlmon), Three Mountains Press (Bill Bird), Black Sun Press (Harry et Caresse Crosby), Hours Press (Nancy Cunard) ou Obelisk Press (Jack Kahane). Ces institutions installées à Paris entrent en relation les unes avec les autres comme autant de «petites cellules sociales liées par une dynamique de reconnaissance mutuelle» (p. 316), sans nécessairement tisser de liens étroits avec les avant-gardes parisiennes comme Dada ou le surréalisme.

L'exemple montre bien que, comme le soulignent les deux éditrices, «la circulation internationale des formes, des idées, des œuvres entre périodiques, loin de diluer les spécificités individuelles ou nationales, permet aussi de les concentrer<sup>10</sup>». Les revues ont ainsi une tendance naturelle à se constituer en «familles» qui peuvent opérer à l'échelle d'une métropole, d'un pays, déborder sur l'espace international, s'articuler et s'opposer les unes aux autres. Parfois, la violence nationaliste prend le dessus. Ainsi, l'alliance culturelle entre les revues italiennes et celles de l'aire germanique du début du xx<sup>e</sup> siècle disparaît vers 1914, quand des revues bellicistes/futuristes comme *Lacerba* imposent un axe «latin» franco-italien, propice au retournement de l'Italie contre ses anciens alliés. Mais, lorsqu'on prend du recul, pour considérer l'ensemble de l'espace-temps envisagé par ce livre, ces clivages s'estompent et l'on voit prendre forme une vaste «communauté de papier», comme le disent joliment les éditrices, qui «dépassé le cadre des mouvements, des nationalités, des générations, des appartenances idéologiques» et «dessine une géographie européenne séduisante grâce à la circulation des textes et des images, des formes

10. *L'Europe des revues II*, op. cit., p. 170.

et des matrices typographiques, des titres et des modèles de revue<sup>11</sup>». Géographie qui du reste ne s'arrête pas à l'Atlantique ni à l'Oural, mais s'étend vers les autres continents. On comprend alors que cette Europe est elle-même au cœur d'une littérature-monde, qu'il avait fallu attendre le développement international des revues pour voir s'incarner. Comme le disait Thomas Mann, envoyant en décembre 1922 une « lettre allemande » à la revue américaine *The Dial* :

Il y a longtemps que l'idée de Goethe d'une « littérature mondiale » [...] a été dans une large mesure réalisée. [...] C'est ce que prouve et illustre chaque page du sommaire de la revue pour laquelle j'écris en ce moment. Car chacune de ces revues offre un rassemblement varié de noms d'auteurs non seulement anglo-saxons mais aussi d'autres nationalités. Et n'est-ce pas à ce point de vue cosmopolite que je dois le plaisir de pouvoir m'adresser aux lecteurs du *DIAL* ? En vérité, je suis ravi de l'occasion qui m'est ainsi donnée. Elle satisfait le désir d'universalité qui court dans les veines de tout artiste allemand et qui a été condamné à dépérir durant ces années d'isolement et de discorde stériles. [...] J'écris cette lettre ; elle passe au-dessus de la houle sauvage de l'océan : de l'autre côté elle est traduite dans la langue de Poe, Emerson et Whitman<sup>12</sup>.

Benoît TADIÉ

---

11. *L'Europe des revues II*, op. cit., p. 344.

12. T. Mann, « German Letter », *The Dial*, n° 73, décembre 1922, p. 650 (ma traduction).